

Vivre la guerre à Sutton

En milieu rural, la guerre affecte peu le quotidien des gens, si l'on se fie aux témoignages de ceux et celles qui ont vécu la guerre à Sutton. Il y a néanmoins quelques signes qui ne mentent pas. Il faut maintenant un passeport pour aller aux USA, plusieurs produits sont rationnés et il faut produire davantage pour soutenir l'effort de guerre et nourrir les troupes. Cette dernière tâche est jugée à ce point essentielle que ceux qui travaillent sur une ferme peuvent éviter l'armée.

Plusieurs des frères de Marthe Dandenault-Barette ont été exemptés à cause de leur emploi dans le domaine agricole. Deux de ses frères se sont néanmoins engagés : l'un a été renvoyé à Sutton pour aider son grand-père à la ferme; l'autre est revenu sans avoir combattu.

Jean-Thibault raconte que sa mère engageait des jeunes pour leur éviter l'armée.

L'effort de guerre des agriculteurs

On fournissait aux agriculteurs de quoi nourrir les animaux, des grains et du foin qu'on transportait par train. Georges-Étienne Côté et son frère, qui avaient racheté la ferme de leur père, ont saisi l'occasion et se sont procuré des camions pour faire du transport.

«On déchargeait des chars de grains (...). Il y avait ce qu'on appelait le bran, le (inaudible), la moulée d'orge, la moulée d'avoine, pis y avait du grain rond, du blé, l'avoine, tous les grains ronds, blé d'inde aussi... Les cultivateurs au bout de l'hiver, au cours de cette période là, début 40, on soigné leurs animaux beaucoup plus pour être capable de produire beaucoup plus pour l'effort de guerre. Pis on leur chariait du vieux fer à Montréal. En revenant, on était pas tout à fait supposé faire ça, on ramenait du charbon (...) on a charié beaucoup de billots en hiver, charié du bois de corde. (...) On a charié de la glace pour les cultivateurs avant que les frigidaires arrivent là. Les cultivateurs avaient des cabanes à glaces, pis y mettaient de la glace pis du sable avec du brin de scie alentour pis dessus (...) y avait des gens qui se spécialisaient dans ce domaine là pour faire de la glace (que l'on prélevait sur les étangs) »

La guerre a forcé l'amélioration de certaines pratiques agricoles. L'élevage du cochon par exemple a dû adopter de nouveaux standards. Georges Étienne Côté explique : *« Fallait que tous les cochons, pour les amener au marché. (...) pèsent de 190 à 220 livres; fallait pas qui aillent plus que un pouce à peu près de gras. (...) Les cultivateurs ont dû s'améliorer énormément (...) pour avoir des grands cochons longs pis pas trop gras. Ils ont été obligés de prendre les races Tame, Yorkshire. (...) nos cochons par la suite ont été vendus un peu aux États-unis, beaucoup même (...) ert au Japon. (Un cochon classé dans la catégorie supérieure Select) donnait deux piasses de prime. Un cochon dans le temps de 200 lbs, ça se vendait à peu près 20 piasses à Montréal. Si vous pouviez pogner Select, ça vous faisait un cochon de 22 piasses. »*

L'obligation de détenir un passeport pour aller aux USA

Les contrôles frontaliers entre Sutton et le Vermont étaient quasi inexistantes avant la guerre. Une fois le conflit déclaré, les douanes deviennent moins faciles à traverser. Les Canadiens doivent montrer un passeport avec photo pour aller aux USA.

Angelina Sweet-Sherrer ne croit pas que les Américains étaient soumis au même traitement :
« *Yeah, we had to show your passport to get to states.(...) I'm not sure, but I don't think they (the Americans) had (...) we had to have that picture and the passport. (...) Sometimes they'll ask all the questions, sometimes they didn't.* »

Dorothy Reynolds Benoît croit aussi que les douaniers, à Richford du moins, était plutôt conciliant: « *And you could travel back and forth, you know, and there was no questions asked. That was at the Richford customs.*»

Madeline Miltimore Darrah garde pour sa part un mauvais souvenir de sa visite chez le photographe :

« *I remember going to have my picture taken. It was awful. Mister Griggs, well he and his wife , had a little shop they sold pieces of china and cards and these kind of thing, right where the Dynamic office is now. And he was a photographer, and he had a room in the back, a dark room where he did his work, and everybody went there to have their photo taken, because we all had to have the passport. And he took you outside around the back of the building, that's a cement block building. And you stood with your back against the building and he took your picture. It looked just if you left Kingston pénitencier, all you needed was a number across here, and everybody's turned out the same, it was this wall and behind you it looked like a prison.* »

L'effort de guerre a été synonyme de rationnement.

Aucun doute, les gens se souviennent des coupons.

« *Pour avoir du beurre, fallait avoir des coupons. On avait droit à tant de livres de beurre, à tant de livres de sucre. (...), se rappelle Jeannette Dansereau-Gibson. J'pas certaine là, mais me semble, que c'était pareil avec la farine.(Les coupons) nous venaient par la malle; (...) c'était dans des livrets (qu'on) découpait par petits coupons; c'était bon d'une date à une telle date ...* »

La liste de produits rationnés de Dorothy Ingalls comprend le beurre, le sucre, la viande et l'essence. Elle précise : « *Of course we had our own meat a lot, but we had to have sugar.*»

Le rationnement ne touchait pas que les aliments et l'essence, souligne George-Étienne Côté :

« *Pis du moment que la guerre a commencé, toutes les productions de toutes les manufactures, c'était pour la guerre. Il y avait pu d'automobiles neuves qui étaient faites (on faisait des jeeps à la place) (...) Les usines « pouvaient plus produire rien pour le grand public, pour ainsi dire. Il était quasiment impossible d'acheter rien partout, sauf excepté le matériel agricole. Là le gaz, ça prenait des coupons pour acheter du gaz. Ceux là qui n'avaient réellement besoin comme les*

docteurs, les gens qui passaient la malle, les gens officiels, un curé pouvait avoir des coupons, puis les autres presque pas. Les camionneurs pouvaient avoir des coupons. Les “tires” étaient rationnés, vous pouviez pas acheter de “tires” pour un automobile sans avoir des coupons. »

La participation citoyenne à l'effort de guerre

Les Suttonnais et Suttonnaises ont participé à l'effort de guerre en soutenant la Croix-Rouge qui était très active. Les femmes font des courtes-pointes qui seront envoyées aux soldats. Elles se regroupent pour les coudre, nous dit Jeannette Dansereau-Gibson :

« Après que j'ai été mariée, dans le rang ici (...) à toutes les deux semaines, on avait une assemblée à une maison ou à un autre, (...) pour faire des courtes-pointes pour envoyer à la Croix-Rouge. (...) Si j'avais dit qu'on était rendues qu'on manquait de matériel pour mettre entre doublure; on prenait des linges à vaisselle, on prenait des sous-vêtements. On pognait ça du mieux qu'on pouvait pour assembler pour pas que ça fasse des bosses. »

Plusieurs femmes tricotent aussi. Stanley O'Brien revoit sa mère et son tricot : *“ she knitted all the time for the war, you know. Socks and mits and scarves.”*

Les enfants étaient aussi mis à contribution, ajoute Stanley O'Brien : *“We used to have Red Cross meetings Friday afternoons. (...) We had Red Cross calendars for sale and we had l little tiny pins to pin our.. with a little red cross on. And each kid were supposed to bring 2 cents to the Red Cross meetings. Now each kid in the school of course attended the meetings, everybody attended the meetings, and we didn't have the 2 cents to bring because they was 4 boys of us, and that was 8 cents every Friday. My dad says, I'm not giving away 8 cents to the Red Cross this week, maybe next week. (...) I think the money went to needy children, more or less, Red Cross children... people that were hurt... kind of like in a hospital.”*

Les femmes ont remplacé les hommes dans les usines durant la guerre. C'est le cas de Annette Roy Dowkes. Elle raconte s'être d'abord rendue à Québec où elle avait une sœur :

« (Quand) la guerre s'est déclarée, me suis en allée à Québec. (J'ai) travaillé sur la Côte d'Auteuil pour une usine de munitions. (Je faisais) l'inspection des boulettes ... » Annette Roy Dowkes a aussi travaillé à Valcartier comme inspectrice avant d'être transférée à Montréal chez Northern Electric pour inspecter des radios qu'on envoyait « overseas... On était dans le département secret; (...) on voyait à ce que les radios soient (...) bien placés dans une ... boîte (qu'ils) mettaient dans de la cire; ils les envoyaient l'autre bord (...) pour être shippé (largués) dans l'océan (où) des bateaux les ramassaient. ...) C'était bon pour 48 heures. »

Enfin, les familles qui avaient un proche dans l'armée lui envoyait directement des colis dans lequel ils mettaient des denrées non périssables, des vêtements et tricots, des lettres de la famille.

Certaines personnes comme Dorothy Reynolds Benoît n'en sont pas à leur première guerre : *“My father was in the first world war (...) Then my brother was in the RCA... the air force. (...) my husband was overseas (...) Italy and France and that.”*

Souvenirs du front

Frederick Biggs “ *had to enlist into the army 1941.* ” Après un entraînement de deux ans à Huntington, Trois-Rivières puis en Angleterre England, il est envoyé en France pour conduire un *tank*. Il a raconté comment il avait été fait prisonnier. « *He was on a battle in Germany with 3 other tanks. The Germans attacked near a railroad track and the Canadian soldiers took off the tank and walked for days until they reached what they thought was an ally camp. It was a German camp.* » Ils sont restés 28 jours dans ce camp pour prisonniers de guerre où il n’y avait pas de juifs, a-t-il précisé. Il a été bien traité.

« *It was alright?*

yeah, they didn’t abuse us.

They didn’t abuse you, no? You had food?

Red Cross boxes.

What was in Red Cross boxes?

Oh, canned stuff, candies, everything. »

Le mari de Dorothy Reynolds Benoît « *came home on a hospital ship.*»

Celui de Martha Lagrandeur, Douglas Wighton envoyé outremer peu après leur mariage le 22 juin 1942, a reçu un accueil pour le moins brutal lorsqu’il est revenu de guerre en 1946. La rencontre avec son fils Wayne né en mai 1943 a été désastreuse. La réaction de l’enfant, qui n’avait jamais vu son père, en a été une de terreur, selon la mère : « *Il a crié et hurlé en voyant cet homme en uniforme complètement étranger à ses yeux.* » Par la suite, regrette Martha, le père et le fils ont eu beaucoup de difficulté à se lier. Une conséquence de la guerre qu’on oublie trop souvent.

L’après-guerre

George-Étienne Côté ne digère toujours pas le « coup de cochon » des Anglais.

« *Après la guerre, l’Angleterre ça pas été longtemps qui se sont virés pis ont été acheter leurs cochons en Europe de l’Est, en Pologne qui était leurs producteurs avant, c’est moins loin. (...) y ont laissé tomber les producteurs canadiens. (...) qui avaient beaucoup, beaucoup de cochons (...) c’est qu’on a appelé “le coup de cochon”. (...) le prix du cochon a tombé, a chuté de 50% (...) cet hiver là, on faisait une moyenne de 8 à 10 piasses du cochon quand tout allait bien.* »

La guerre a ouvert de nouveaux horizons aux jeunes ce qui a contribué à vider les campagnes, affirme George-Étienne Côté :

« Ce qui a emmené ce vent là, y a eu plusieurs facteurs d'après moi. Il y a eu beaucoup de jeunes et de moins jeunes qui se sont en allé dans l'armée durant la guerre pis dans les manufactures... (Ils ont vu qu'ils) pouvaient faire mieux aller travailler dans les villes pour des compagnies ou pour les gouvernements. (...) Le cultivateur dans bien des cas, si il était producteur de lait, y était pris sur sa ferme comme un chien au coin de la grange 24 heures par jour pis 7 jours par semaine, 365 jours par année. Les gens qui travaillaient dans les villes ou dans d'autres secteurs, eux autres, y ont deux semaines ou même 4 semaines de vacances par année, y ont la sécurité d'emploi dans la plupart des cas, y ont une pension quand la retraite vient, ... »